

Chapitre I

Le soleil s'était à peine levé lorsque Lydia était déjà debout ; ses yeux encore embués de sommeil, elle alla s'examiner dans le miroir de sa coiffeuse. Elle était charmante avec son teint brun et son corps d'Amazone. Elle allait partir au lycée qui se trouvait à quelques six cents mètres de chez elle ; elle s'y rendrait juste pour avoir les résultats du baccalauréat. A son arrivé, elle trouva Christine devant le portail d'entrée.

— Bonjour Christine, dit-elle.

— Bonjour Lydia, répondit Christine.

— Quelle heure est-il ? demanda Lydia à son amie.

— Bientôt le portail sera ouvert, ajouta Christine, il est presque huit heures.

Elles étaient entrées main dans la main. Leurs cœurs battaient la chamade, elles avaient peur de l'échec. En voyant leurs noms sur la liste des admis, elles explosèrent de joie. Elles s'enlacèrent et roulèrent sur le gazon : elles étaient au comble de leur bonheur !

— Enfin ! Le bac est dans la poche ! Hurla Lydia. Notre vœu le plus cher se réalise.

— Oui. Remercions Dieu, conclut Christine.

Ce jour-là, il avait fait très chaud ; Paris était noyé de soleil. Lydia et Christine décidèrent d'aller se promener. Le choix du lieu était fixé : Le lac de Villeneuve la Garenne. Après une heure d'autobus, elles arrivèrent sur les lieux.

— C'est merveilleux ! Commença à dire Lydia.

— Ce lieu est féerique ! Et puis, regarde, il y a beaucoup de visiteurs !

— Ce grand lac a plusieurs entrées ainsi que des parkings aménagés pour les voitures. Il y a des jeux : tu vois ce train qui fait le tour du lac ? Lança Christine à Lydia. Tu vois ces roseraies immenses ? De l'autre côté, tu découvriras des aires de jeux pour enfants et un tas de bonnes choses !

La pauvre Lydia qui avait vécu plusieurs années dans la région parisienne ne connaissait pas un si beau site. Elle comprit ce jour là que son père ne s'était jamais soucié de lui faire découvrir les grands lieux de la capitale française contrairement à ses frères qui connaissaient Paris comme le fond de leur poche. Les deux jeunes filles continuèrent de parcourir le site. Au fur et à mesure qu'elles avançaient, Christine lui décrivait dans le moindre détail les lieux.

— Ecoute-moi bien Christine, j'ai dix huit ans, et je ne connais pas encore Paris, pourtant j'y suis née ! S'indigna Lydia. Je ne connais que mon quartier et le Trocadéro où chaque Week-end presque je m'y rends avec ma famille.

— Tu connais bien la Tour-eiffel ? Lui demanda Christine.

— Oui, je la vois de loin. Mais je n'y suis jamais montée !

— Pauvre Lydia ! Combien de choses tu découvriras si un jour tu visites la Tour-eiffel !

Lydia pleura de colère et de tristesse. Sa camarade changea de sujet de discussion pour ne pas trop l'importuner.

— Puisque j'ai eu mon bac, j'espère bien que mon père me payera des vacances à Dieppe. J'adore la plage ! Et toi Lydia, que penses-tu faire ?

— Moi, j'aimerais bien me rendre au pays de mes ancêtres, répondit Lydia, avec un brin de fierté.

— Oui, d'après mes connaissances, l'Algérie est un beau pays où l'on vit les quatre saisons. Profite de ton passage là-bas pour aller à la plage comme moi. C'est bien de bronzer sous le soleil africain.

— Je le souhaite vivement, Christine. Cependant je n'en suis pas tellement sûre, la décision revient à mon père et comme il tient tellement aux traditions, je n'en suis pas tellement optimiste !

— Conservateur à ce point, ton père ! ? S'inquiéta Christine.

— Même ici, en France, mon père m'interdit de sortir seule. Aujourd'hui, j'ai profité de mon passage au lycée pour me promener hors du quartier sans la présence d'un de mes frères ou de ma mère.

Elles continuèrent à discuter pendant plusieurs minutes sur les conditions de vie de la fille Algérienne. Christine apprit de la bouche de son amie que la fille d'une société musulmane comme l'Algérie n'a aucun droit, qu'elle n'est pas libre de ses faits et gestes. La fille musulmane doit tout entreprendre avec la permission d'un tuteur mâle : le père, le frère, l'oncle paternel ou même le cousin éloigné. Elles se séparèrent vers midi. Lydia rentra à la maison vers midi et demie. Sa mère l'accueillit avec des youyous. La mère et la fille étaient très heureuses. Un incident vint mettre un terme à ce climat d'euphorie : Akli et Lydia se disputèrent.

— Pourquoi es-tu restée tout ce temps dehors, alors que le lycée est juste à côté ? demanda-t-il à sa fille. J'y suis passé à neuf heures, tu n'y étais plus ? Où étais-tu passée ? Hein ?

— Je me suis promenée avec Christine, ma camarade de classe

— Ah ! Non, je t'ai déjà dit de ne pas fréquenter cette fille ? N'est-ce pas ? Elle est chrétienne, tu es musulmane...

— Non, papa, il faut me comprendre, maintenant je suis assez grande pour savoir avec qui parler et marcher. Je viens d'avoir mon bac, l'année prochaine, je dois rentrer à la Sorbonne, dans ce cas tu me feras surveiller là-bas ! répondit-elle.

— Les études, c'est fini pour toi. Il ne faut plus en parler. Tu es assez grande justement pour te marier et non pas pour faire des études.

— Quoi ? Papa, dit-elle. C'est une folie !

— Sans commentaire, Lydia. C'est moi qui commande, dit Akli, je suis ton père, tu dois le savoir !

Le secret espoir de mettre les pieds à l'université de la Sorbonne un jour est devenu réalité. Ce jour arrivé, son père se mit au travers de son rêve, il détruisit tout. Ce fâcheux événement bouleversa Lydia. Elle avait souffert depuis des années, nourrissant ses espoirs. Quelques jours plus tard, Lydia a profité de l'absence de son père qui était allé au travail pour persuader sa mère de l'aider à trouver une solution à ses problèmes.

— C'est vraie maman que mon père est catégorique dans sa décision ? Questionna Lydia. Le penses-tu vraiment ?

— Oui, ma chérie. Ton père est fait ainsi, les décisions qu'il prend sont irrévocables.

— Aide-moi, maman. Il n'y a que toi qui puisses faire quelque chose auprès de mon père. Aide-moi à vivre mon rêve. Je t'en prie ma chère mère, supplia Lydia.

— Je n'y peux rien. Moi aussi, je souffre de ton père. Sans votre présence, tes frères et toi, il y a longtemps que je...

— Que quoi ? tu me fais de la peine, pauvre maman ! Je comprends à présent tes souffrances. Surtout, maman, tiens le coup, ne fais pas cette bêtise de te suicider... Mes frères et moi, nous sommes grands maintenant, tu peux compter sur nous.

Lydia oublia sa propre douleur pour se préoccuper des souffrances qu'endurait sa mère. Elle réalisa que son père était une calamité pour sa mère et pour elle. A l'une il avait transformé la vie en enfer et à l'autre, il brisa l'avenir. Lydia arracha son bac ; elle se préparait à un brillant avenir ; mais son père était là pour l'en empêcher.

Lydia ne rêvait que de vivre en paix et mener une vie laborieuse. Elle ne s'attendait pas à rencontrer l'homme le plus séduisant et le plus riche pour se marier avec lui. Elle voulait seulement sécher ses larmes et oublier sa tristesse. Elle voulait échapper au mauvais sort. Elle savait que son père ne voulait pas la rendre heureuse. Il n'avait jamais su la rendre heureuse en lui donnant l'amour et l'affection qu'un père devait donner à sa fille. Lydia savait qu'il représentait un obstacle à son bonheur. Il régentait sa vie : il décidait de ce qu'elle devait ou ne devait pas faire. Il avait fait des choix pour son avenir, choix auxquels Lydia n'avait pas participé. Un vrai dictateur !

Wardia, contrairement à son mari adorait sa fille. Elle se faisait souvent battre par Akli car elle réclamait le droit à la vie pour sa fille, une vie synonyme de liberté et d'épanouissement. Lydia ne recevait pas d'argent de la part de sa mère, encore moins des cadeaux, mais elle l'aimait à en mourir car elle lui offrait son amour et son sourire. Lydia n'avait pas le droit d'aimer un garçon. Il fallait qu'elle reste à la maison, le téléphone coupé, la porte et les fenêtres fermées. Elle devait être un objet sans âme, un robot, son père la guettait jour et nuit. Toutefois, il ne pourra jamais l'empêcher d'aimer car ce sentiment est humain, elle aimera et vivra sa passion dans la souffrance et la douleur certes, mais elle la vivra quand même ! Son rêve, était simple mais son père l'avait rendu impossible.

Un jour, toute la famille était à table pour le dîner, Nassim disait à son père :

— Papa, pourquoi tu ne laisserais pas Lydia sortir pour voir ses copines et prendre de l'air comme tout le monde ?

— Oui, papa, notre sœur doit sortir comme toutes les filles. Nous vivons tout de même en France et nous sommes au vingtième siècle !

C'était Djamel qui avait dit ces dernières phrases à son père dans l'espoir de le convaincre. Malheureusement les

deux frères se furent apostrophés par leur père qui n'admettait pas qu'on parlât de prérogatives qui lui étaient propres. Les pauvres gamins ne concevaient pas que dans un pays comme la France, il existait toujours des pères qui surveillaient les faits et gestes de leurs filles ! Akli était resté insensible à leur doléance. C'était un dimanche, il faisait très beau en ce mois de juillet, toute la famille était réunie autour de la table pour déjeuner. La table était mise dans le jardin.

— Ecoute Lydia, cette année tu passeras les vacances en Algérie, dit Akli. Tu profiteras pour échanger des idées avec toutes les personnes proches restées au pays et revoir tes grands-parents.

Lydia était aux anges ! Comment son père fut-il devenu subitement si gentil envers elle ? Elle n'hésita pas un instant, elle dit à son père qu'elle était réjouie de rentrer au Bled.

— Oui papa, c'est formidable, murmura-t-elle.

Il était deux heures de l'après-midi, Akli sortit. Il avait l'air content. Il acheta les billets pour toute la famille sauf pour lui ; il avait eu des empêchements. Il eut un petit pincement au cœur car il ne pouvait pas se rendre en Algérie

— Et voilà mes enfants, demain c'est le départ, déclara Akli, en rentrant le soir à la maison.

Chapitre II

Dès huit heures du matin, Wardia, Lydia et ses frères étaient à l'aéroport d'Orly. L'avion qu'ils allaient prendre était prévu pour neuf heures et demie. A dix heures quarante cinq, une voix annonçait l'imminence de l'atterrissage à Alger, dans les micros de l'avion. Un sentiment de joie et une soudaine émotion se saisirent du cœur de Lydia.

Elle était enfin dans le pays de ses ancêtres. Après le contrôle d'usage à la douane, la famille prit un taxi en direction de la Kabylie. Les garçons et leur sœur étaient subjugués par la beauté des paysages qui défilaient devant leurs yeux, les collines verdoyantes, même en ce mois de canicule, l'architecture fascinante des villages Kabyles fixés sur les crêtes, arrachaient des cris de surprise à Lydia et à ses deux frères.

— C'est vrai maman que ma cousine Drifa va se marier durant ces grandes vacances ? demanda Lydia.

— Oui ma chérie, répondit Wardia.

— Quelle belle occasion pour moi ! Je vivrai une cérémonie de mariage pour la première fois en Kabylie, s'écria Lydia.

Elle ne se doutait pas de la sordide machination dont elle faisait l'objet, Lydia était comblée de bonheur à l'idée d'assister à ce mariage. Elle ignorait, la pauvre, qu'elle ne devait plus revoir la France, pays où elle a vécu, grandie et qui lui a permis de s'épanouir. Après le merveilleux voyage, Lydia se retrouva dans un petit village Kabyle avec ses vieilles maisons aux tuiles rouges. Au beau milieu de ce village, on découvrait une fontaine où toutes les

femmes et les jeunes filles se rencontraient chaque après midi pour se raconter des secrets conjugaux et autres confidences.

Lydia se sentait comme un oiseau libre au milieu de ces femmes qu'elle aimait admirer et avec qui elle aurait aimé tant échanger des discussions si elle n'avait pas cet handicap de langue : elle ne connaissait pas un traître mot en berbère. Maintenant que son père était loin, elle profitait de son séjour pour lier des amitiés avec ses cousines et ses cousins.

— Comment ça va, Lydia ? Lui demanda Drifa lors de leur rencontre à la fontaine.

— Bien, Drifa. J'ai visité d'autres villages que le mien. Je me suis même permis de faire des randonnées en forêt et d'aller à la plage.

Les jours passèrent, le mariage de Drifa eut bien lieu. Le mois de vacances était terminé ; Lydia s'inquiéta auprès de sa mère.

— C'est pour quand, le retour, maman ?

— Je ne sais pas Lydia, répondit Wardia de manière évasive.

Elle prétextait une vague histoire de billets pour retarder le retour en attendant le coup de téléphone décisif de son mari. En toute évidence, le coup de fil confirma les appréhensions de Wardia : Lydia ne retournera pas en France. Akli était catégorique dans sa décision. La malheureuse mère ne savait plus comment faire, déchirée entre la peur de son mari et le chagrin de sa fille. Mais, la mort dans l'âme, elle se résolut à mettre en pratique le plan démoniaque de son mari. Quelques jours plus tard ce qui devait arriver arriva. Lydia se réveilla un peu tard car elle avait assisté la veille avec sa grand-mère à une fête dans le village.

— Bonjour grand-mère, lança-t-elle.

— Bonjour ma petite fille, murmura la vieille femme avec un air désemparé.

— Pourquoi cette tristesse, grand-mère ?
— Ta mère et tes frères sont partis en France très tôt ce matin, ils ne veulent pas te laisser mais...
— Qu'est ce que je fais toute seule ici ? s'écria Lydia.
— C'est ton père qui l'a voulu.
— Où sont mes papiers ? Où est mon sac ? Que je parte, où sont-ils grand-mère ? Questionna-t-elle fébrilement.
— Ne cherche pas Lydia, tes papiers sont déchirés. C'est fini pour toi la France, c'est ton père qui l'a décidé, conclut El-Djida.

Lydia se blottit contre la poitrine de sa grand-mère par désespoir, elle pleura. Elle doit désormais rester seule avec son aïeule au village. Elle était comme un oiseau dont les ailes étaient coupées. Ainsi pour elle, le village enclavé au pied du Djurdjura remplacera les boulevards lumineux de Paris où il y avait à peine un mois elle croyait y vivre pour l'éternité. Elle finit vite par se résigner à son sort. Seules les larmes allégeaient un peu le fardeau de chagrin qu'elle portait sur le cœur.

— Ne pleure pas ma fille, déclara la vieille El-Djida, je suis sûre que tu seras une fille heureuse ici, cesse de pleurer mon trésor.

Heureusement que sa grand-mère l'adorait. Elle se confia à elle. Elle fût sa seule bouée de sauvetage. Les jours s'égrenèrent et la douleur de Lydia s'estompa quelque peu.

Chapitre III

La nuit était tombée quand Akli ouvrit la porte. Il trouva Wardia en train de sangloter. Mon Dieu, pourquoi pleure-t-elle ? S'interrogea-t-il. Il posa doucement sa main sur la nuque de sa femme puis sur son front.

— Mais tu brûles de fièvre ! Pourquoi ne me l'as tu pas dit plus tôt ?

— De grâce ! dit-elle avec dépit, ne joue pas au mari gentil et prévenant. Je ne suis pas malade comme tu le prétends ...

— Qu'est ce qui t'arrive alors ? Insista-t-il.

— C'est à notre pauvre Lydia que je pense ; notre pauvre fille que tu as condamnée désormais à vivre en recluse là bas en Kabylie ...

— Heureusement que tu as suivi mon conseil au sujet de Lydia sinon ... Wardia excédée l'interrompit sèchement.

— Sinon quoi ?

— Ecoute-moi femme ; inutile de t'emporter comme ça. Il faut au contraire essayer de me comprendre. Ta fille, ici en France n'a aucune chance de se marier et une fille célibataire est sujet de toutes les tentations, tu sais bien de quoi je parle, tu connais la nouvelle ?

— Encore une nouvelle ? Sursauta Wardia.

— La fille de Mohand vient de faire une fugue, elle a quitté ses parents pour se marier avec un noir. Tu trouves ça normal ! ? C'est ce que je veux éviter à notre fille.

— Pourquoi une Algérienne ne peut-elle pas épouser un étranger ? Je ne comprends pas du tout, au nom de quelle morale ...